

De Claude François
au Théâtre Darius Milhaud
Une vie dans l'ombre

EXTRAIT

Rémy HENRY

EXTRAIT

De Claude François
au Théâtre Darius Milhaud
Une vie dans l'ombre

Rémy HENRY



EXTRAIT

LA FAILLE DANS LE MUR

Je compris très vite que la vie est un mur qui défile.

Il y a parfois dans ce mur une faille. Il faut s'y engouffrer. Il n'y a rien à perdre, tout est à gagner. Sinon on revient devant le mur pour attendre la prochaine faille.

Dès mon plus jeune âge, les célébrités me faisaient rêver. Pour échapper à ma vie quotidienne, j'éprouvais le besoin de m'identifier à ces personnages et comme la majorité des enfants, je cherchais le moyen de m'introduire dans ce monde virtuel. Chaque personnalité que je rencontrerai tout au long de ma vie représentera une de ces failles et à chaque fois enrichira mon parcours.

Au cours de cet ouvrage, mes failles se nommeront : Claude mon frère, Claude François, Cora Vaucaire, Sylvie Joly, Annie Cordy, Micheline Dax, Claude Brosset, Jean Dessailly et Simone Valère, Maurice Baquet, Pierre Cardin, et tant d'autres... Ou encore des hommes politiques comme François Mitterrand, Jacques Chirac, Jack Lang, Valéry Giscard d'Estaing, Jean Tibéri, et d'autres.

Merci à Françoise.

EXTRAIT



J'ai 6 ans

Dans les années soixante, arrivaient les premières télévisions.

Ma famille, très pauvre, vivait dans ce qu'on appelait à l'époque « la ceinture rouge », à Gentilly, au 162 rue Gabriel Péri, dans une cité vétuste.

Mon père s'était privé pour nous acheter notre première télévision. Ce fut une révolution dans notre vie à tous, dans la mienne particulièrement, qui avait soif d'évasion et je passais le plus clair de mon temps devant le poste. Je ne me rappelle pas s'il y avait une ou deux chaînes, une chose est certaine, elles étaient en noir et blanc. Du haut de mes huit ou dix ans, je contemplais le petit écran avec des yeux écarquillés, en me demandant si tous ces gens qui défilaient devant moi – hommes politiques, vedettes, chanteurs – étaient réellement vivants ou bien s'ils étaient les personnages d'un monde parallèle.

Plongé quelques années plus tard dans ce même monde, je me rendis compte que ce qui paraissait si merveilleux à mes yeux d'enfant, n'était en réalité qu'un univers factice.

Dans ma cité, à la même adresse, une vedette de cinéma, Sophie Marceau, passa également sa jeunesse. Le point commun ne s'arrêtait pas là, puisque sa maman était démonstratrice à « La Samaritaine », poste que je devais occuper quelques années après. Si une quinzaine d'années ne nous avaient pas séparés,

nous aurions pu user nos fonds de culotte ensemble ! À mon vif regret, Sophie Marceau n'aura jamais fait partie des célébrités que j'ai eu la chance de croiser dans ma vie.

Ma famille était composée de quatre enfants, tous de la même mère mais aucun du même père !

Mon frère aîné s'appelait Claude G, il était le fruit d'une aventure que ma mère avait eue avec un allemand, bien avant la guerre. En deuxième position, il y avait Andrée G, puis vint Liliane M, que mon père a souhaité reconnaître bien des années plus tard, alors qu'elle était déjà majeure. Elle porta donc notre nom : Raturas. Et moi, Rémy, j'arrivais en dernier, dix ans après Liliane, douze ans après Andrée et quatorze ans après Claude.

Depuis plusieurs années, mon frère ne vivait plus à la maison, ce qui ne m'empêchait pas d'être en admiration devant lui. Il était extrêmement brillant. Mon frère pour moi était une icône. Il mourut d'un cancer à l'âge de vingt-huit ans, laissant deux filles en bas âge. Son départ fut un bouleversement total. Car c'est lui qui avait ouvert ma première faille en me donnant l'occasion de rencontrer mes premières vedettes.

Je ne devais pas encore avoir douze ans que mon père, artisan storiste, m'emmenait déjà travailler avec lui. L'été sous la chaleur, l'hiver les mains dans la neige, je supportais ses critiques et ses insultes. Chacune de mes hésitations lui était un prétexte pour m'humilier.

Nous travaillions avenue de Wagram au « Saint-Jean Pied de Porc », restaurant célèbre, quand du haut de mon escabeau d'où je cousais la toile de store, j'aperçus, en baissant les yeux, le plus célèbre impresario de l'époque : Johnny Stark. A sa droite marchait un jeune chanteur, Michel Delpech, et à sa gauche, un petit bout de femme qui allait devenir une star et qui quelque temps auparavant avait gagné le jeu de la chance : Mireille

Mathieu. Cette image raviva en moi mon profond désir de travailler dans le « show-biz ». Souvent encouragé par mon entourage à pousser la chansonnette, l'envie me prit, pour me faire remarquer, de me mettre à chanter du haut de mon escabeau une chanson de Piaf ou de Brel, mais la présence de mon père à côté de moi m'en empêcha.

Pendant plus de deux heures, j'ai attendu qu'ils ressortent : « J'oserai demain, j'oserai » dit la chanson, était devenu : « J'oserai tout à l'heure, j'oserai » ! Je n'ai jamais osé. J'aurais peut-être dû...

Ne perdant pas l'idée de vue, pendant très longtemps, j'ai espéré avoir le courage de revenir voir Johnny Stark dans ses bureaux qui se trouvaient tout près, 122 avenue de Wagram.

Je ne devais revoir Mireille Mathieu que bien des années plus tard, au studio Davout...

*

* *

C'est en mai 1968 que nous étions allés avec mon père poser un store en toile rouge boulevard de Sébastopol. Il n'avait suffi que d'un ou deux jours pour que les manifestations estudiantines aient raison du store de la cliente. Elle téléphona à mon père pour l'informer que les étudiants avaient découpé des drapeaux dans le tissu de son store. Mon père lui proposa de lui en reposer un. Mais tous deux se mirent d'accord pour attendre quelques semaines que les manifestations cessent. Le jour venu, nous prîmes la vieille Quatre chevaux et nous partîmes pour rejoindre le boulevard de Sébastopol. Pour faire plus de place, mon père avait retiré tous les sièges de la voiture sauf le sien, et j'étais contraint de m'asseoir inconfortablement sur les paquets de

toile. À l'époque, les pompes à essence étaient à sec et quelques kilomètres plus loin, nous tombâmes en panne. Heureusement, le lendemain, le store n'était toujours pas posé, quand le boulevard de Sébastopol fut le siège d'une énorme manifestation. Les arbres, les panneaux, les voitures, les bancs s'étaient transformés en barricades et les stores rouges en étendards.

Du haut de mes quinze ans, c'est avec les bandes du « 162 » que j'allais provoquer boulevard Saint-Michel, les CRS. Un de nos jeux principaux consistait à faire couler du pétrole du haut du boulevard vers le bas, puis d'y mettre le feu. Ce jeu était bien plus dangereux que celui qui consistait à arracher les pavés des rues et les grilles des arbres pour constituer des barricades. Mais notre jeunesse et notre fougue nous empêchaient d'en prendre conscience.

Un autre jour, nous manifestions rue de Rennes quand nous fûmes chargés par des CRS. Ne trouvant aucun autre endroit pour nous protéger, nous entrâmes dans le Drugstore qui, à l'époque, faisait l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue de Rennes. Devant les émeutes, les responsables du centre décidèrent de baisser les grilles. Grossière erreur ! Quand les CRS arrivèrent à la hauteur de l'immeuble, furieux de ne pouvoir nous atteindre, ils se mirent à lancer des grenades lacrymogènes à travers les grilles. Voyant notre petit groupe tousser et pleurer, le directeur de la pharmacie qui se trouvait à l'intérieur du Drugstore, prit la décision de nous faire entrer dans son arrière-boutique et en ferma les portes. Nous devons y rester une grande partie de la nuit jusqu'à ce que les CRS s'en aillent.

Pratiquement tous les jours, nous participions à des manifestations au Quartier Latin, dans lesquelles les grands slogans de mai 68 fusaient, tels que : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat », « CRS-SS », « sous les pavés la plage

», « il est interdit d'interdire », « De Gaulle salaud le peuple aura ta peau. » Nous étions loin de penser que quelques dizaines d'années plus tard, certains regretteraient l'auteur de la célèbre phrase : « la réforme, oui, la chienlit, non ».

Mai 68 fut également l'époque où je commençais à fréquenter Saint-Germain des Prés, le café de Flore, les Deux Magots, ou la Brasserie Lipp.

*
* *

C'est encore à la suite d'une dispute que, au cours de l'année soixante-dix, pour échapper à mon père, je suis allé à la caserne de Reuilly-Diderot pour devancer l'appel de l'Armée. L'Armée me semblait en effet la seule échappatoire à ma triste vie. Ce matin-là, vers dix heures, je signai les papiers pour être incorporé. On me demanda si j'avais des préférences pour ma destination, je répondis que je souhaitais partir le plus loin possible. J'étais certainement influencé par mon père qui, fier d'être allé en Algérie, m'avait affirmé que si je devais partir à l'Armée, que j'en profite pour voyager.

Ce même jour, comme tous les jours, j'avais préparé le déjeuner de mon père car, depuis le décès de ma mère, il avait conservé son habitude de ne rien faire. Après toutes ces années pendant lesquelles il avait considéré sa femme comme sa bonne, il trouvait normal que son fils subisse le même régime. Il arriva à midi, mit les pieds sous la table et quand il fut bien installé, je lui annonçai que j'avais signé les papiers pour partir à l'Armée. Furieux, il se leva et se mit à hurler :

- « Je suis ton père et c'est moi qui décide, tu partiras quand je te le dirai ! ».

L'après-midi se passa sans un mot, sans une remarque. Le soir venu, toujours à table, il me lança :

- « Finalement tu as raison, il vaut mieux que tu partes ». Il avait réfléchi et compris ma détermination.

Quelques semaines après, je recevais une convocation pour faire mes trois jours à la caserne de Vincennes. J'étais tout fier, c'était la première fois qu'on me demandait, à moi personnellement, de faire quelque chose.

Dans les couloirs de la caserne, des dizaines de jeunes gens attendaient, les bras chargés de certificats de médecins prouvant qu'ils devaient être réformés pour déficience mentale, handicap physique ou toute autre tare.

À la suite d'un long questionnaire, l'officier me demanda entre autres si quelqu'un avait souffert du diabète dans ma famille. Je lui répondis que mon grand-père en était mort. Il me dit alors :

- « Nous allons sûrement vous réformer ».

Et il fut très étonné de m'entendre lui dire :

- « Non, je ne veux pas être réformé ! »

Partir était le seul moyen de m'évader. Alors que des dizaines de garçons cherchaient à se faire réformer par tous les moyens, moi, je craiais mon envie de partir et ça, l'officier ne l'entendait pas tous les jours :

- « Dans ces conditions, nous allons vous envoyer à l'hôpital Béguin à Vincennes pour faire des examens. »

Le 23 décembre 1969 j'étais à l'hôpital Béguin et on me fit une hyperglycémie provoquée : on me fit avaler toutes les deux heures pendant six heures un grand bol de sucre liquide. Grâce à plusieurs prises de sang avant et pendant, on s'assurait que j'éliminais bien le sucre. Le 24 décembre en fin de matinée, un médecin me dit :

- « Nous allons vous garder encore 24 heures ».

Ce n'était pas possible car le soir même nous devions réveillonner chez mon oncle Jean et ma tante Solange. Je n'osais même pas imaginer la rouste que mon père m'aurait passée si je n'étais pas là ! Je fis un tel vacarme dans cet hôpital militaire qu'à 14h30 ils me firent signer une décharge et me laissèrent sortir.

Je ne sais plus comment se passa la soirée de Noël, mais quelques jours plus tard, début janvier, je reçus un courrier à l'en-tête de l'armée. La lettre dans les mains j'étais paniqué : « Et si j'étais réformé... ». Je devrais rester chez mon père ; c'était pour moi une perspective terrible : si je restais ici, jamais plus je ne pourrais disposer de ma vie. Fébrilement j'ouvris le courrier, je lus rapidement la lettre pour arriver au mot que j'attendais avec tant d'impatience : APTE.

Quelques mois plus tard, ma convocation pour me rendre à la caserne de Toulon au 1^{er} RIMA d'où partaient tous les appelés pour les DOM-TOM arriva.

Mon oncle Jean et ma tante Solange me firent de longs discours sur ces grands voyages au bout du monde où vivaient les sauvages et sur les conditions atroces dans lesquelles j'allais vivre : famine, maladies, sans parler des moustiques, de la chaleur et de l'humidité. Tout y passait ! C'étaient les mêmes qui, des années après, grâce à leur retraite, allaient faire au moins deux ou trois fois le tour du monde dans les mêmes pays où ils

m'avaient fortement déconseillé d'aller !

Pour la première fois, mon père et moi nous étions d'accord : « Quitte à faire l'armée, essaie de voyager et de partir le plus loin possible » m'avait-il dit. Le fait que cette fois c'était irréfutable – j'allais le quitter – fit que nos relations allaient s'améliorer. Jusqu'à mon départ, il n'y eut plus de bagarres ni de disputes.

Il devait repenser à son propre départ, quand, alors qu'il se trouvait chez l'oncle Émile et la tante Françoise à Meymac, il avait décidé de rendre visite à son père, à Chassagnac, lieu-dit de Corrèze qui se trouvait environ à quinze kilomètres de Meymac. Il partit en vélo.

En Corrèze, l'hiver est rude, les routes et surtout les petits chemins sont transformés en congères. Mon père avait peiné pour faire les quinze kilomètres qui le séparaient de son père. Arrivé à environ trois kilomètres, la roue avant de son vélo se prit dans une congère et il tomba, la roue en « huit ». Il se releva, mit son vélo sur l'épaule et, rassemblant ses forces, il marcha dans la neige et le froid jusqu'à la ferme familiale. Il était épuisé quand il poussa l'énorme porte en bois et entra les pieds crottés de boue. Mon grand-père le reçut comme mon père m'eût reçu : « Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi et tes pieds dégueulasses, tu vas mettre de la boue partout ». Mon père déçu, blessé, vexé, fit demi-tour et repartit à pied vers Meymac.

Je pense que j'aurais agi pareillement et c'est certainement ce jour-là que mon père, lui, décida, avant moi, de devancer l'appel et de partir pour l'Algérie. Depuis ce jour-là, les relations entre mon père et mon grand-père ne furent plus jamais normales.

*

* *

La maison de l'oncle Émile et de la tante Françoise se trouvait rue d'Audy, nom de l'ancien maire, à Meymac. Dans la petite rue, nous connaissions pratiquement tous les habitants qui venaient régulièrement se faire préparer des galettes au sarrasin par ma tante que je voyais peiner sur sa cuisinière à bois au mois d'août alors que dehors il faisait si chaud. Le petit bois stocké derrière la cuisinière, il aurait suffi d'une petite étincelle pour mettre le feu à la maison. Moi, tout petit, j'allais distribuer ses assiettes de galettes.

Au milieu de la rue se trouvait un petit château où j'étais particulièrement bien reçu par la châtelaine qui me présentait toujours à ses convives et qui m'invitait à manger quelques friandises. C'était chez elle que régulièrement je descendais l'âne Charlot. Charlot, c'était ma peluche à moi ! Attelé à la charrette, quand nous partions au domaine du Bouchot pour compter les vaches, l'oncle Émile me laissait toujours tenir les rênes ! En bas de la rue, juste avant le stade, se trouvait une intersection. Nous devions filer tout droit. Charlot ne l'entendait pas de ses grandes oreilles car dans la rue de gauche se trouvait une ânesse, qui, nous entendant passer, se mettait à braire. Aussitôt et comme toujours, Charlot prenait de la vitesse et, arrivé au carrefour, ma force n'était plus suffisante pour tirer sur les rênes afin de lui faire garder sa trajectoire.

Mon oncle, voyant Charlot gagner la bataille, se jetait sur les rênes qu'il tirait de la main droite, tout en donnant des coups de bâton sur le flanc gauche de l'animal afin de le faire aller tout droit. L'aventure avait beau se répéter à chacun de nos passages, elle aurait pu très mal se terminer si nous n'avions pas pu reprendre la main.

La maison de l'oncle et de la tante était mitoyenne avec une très jolie bâtisse qui appartenait à un célèbre coureur à pied, Alain Mimoun qui, lui aussi, me couvrait de bonbons quand je me rendais dans sa maison. Dans la même rue, mon oncle et ma

tante possédait un grand terrain qu'ils avaient transformé en jardin. Derrière ce terrain, la commune avait fait construire un îlot pavillonnaire. Le passage entre la rue d'Audy et l'îlot en question était un tout petit chemin. La commune avait demandé depuis des années à mon oncle et à ma tante de lui vendre trois mètres du fameux jardin. Chose à laquelle ils s'étaient toujours refusés.

Jusqu'au jour où le tout jeune député de la région vint négocier cette affaire avec ma tante. Dans le couple, comme dans toute la famille, c'était toujours la tante Françoise qui négociait car c'était celle qui avait le plus d'instruction. La discussion avec le député avait lieu dans la cuisine, où régnait la tante Françoise, au milieu des torchons et des vieilles casseroles.

Le jeune député avait pour nom Jacques Chirac.

L'argument de Monsieur Chirac était simple : « Madame Raturas, ce n'est pas notre faute si vous possédez des terres partout autour de Meymac, vous en avez à la Pallu où nous voulons refaire les routes. Vous en avez au Bouchot où nous voulons pratiquer le remembrement. Vous en avez dans le quartier de la Prairie où nous devons construire le gymnase. Cédez-nous de quoi faire la route pour l'îlot d'Audy ».

La tante Françoise, connaissant particulièrement bien ses droits, lança au député Chirac :

- « Monsieur le Député, le terrain de la rue d'Audy est un jardin. Vous ne pouvez pas en conséquence le réquisitionner mais nous acceptons de vous en vendre trois mètres tout le long, à nos conditions et de plus vous nous referez la clôture à vos frais ».

Le député eut un sourire pour saluer cette femme dont il connaissait bien la vivacité d'esprit. En effet, chaque année, pour la fête, Chirac, en enfant du pays, venait lui présenter ses hommages et c'était l'occasion d'échanger des propos judicieux avec cette femme de tête.

Mon oncle Émile et ma tante Françoise devinrent vite des parents de substitution pour mon père, comme ils furent des grands-parents pour moi.

Chaque été durant les moissons, tout petit, l'oncle Émile m'emmenait avec lui. J'étais le plus jeune de la bande et pourtant, j'étais toujours celui qui grimpeait sur la charrette au sommet du tas de foin que nous avions coupé quelques jours avant pour le laisser sécher. La charrette était tirée par deux gros bœufs attachés par un joug. À cette époque, je devais me lever tôt, vers cinq heures du matin. À neuf heures, c'était la pause casse-croûte et nous retournions dans la ferme où la tante avait étalé sur la grande table : pain, jambon, saucisson et autres charcutailles ainsi que quelques fromages. Ce goûter se transformait vite en repas pantagruélique, censé nous faire patienter jusqu'au prochain, à treize heures.

Mon oncle tenait à ce que son frère puisse voir son petit-fils. Alors, comme mon père et mon grand-père ne se parlaient plus – au point que si dans notre petit village mon père devait croiser mon grand-père, il devait changer de trottoir – mon oncle attelait de temps en temps l'âne Charlot et m'emmenait dans la maison que mon grand-père habitait depuis qu'il avait épousé sa bonne, Léonie.

Léonie était encore une source de conflits entre mon père et mon grand-père : remplacer ma grand-mère par la bonne, c'était impensable pour mon père, non pas pour des questions d'intérêt mais par moralité.

Les relations entre mon père et mon grand-père ne s'étaient pas arrangées quand ce dernier mourut. Mon oncle Roger avait déjà organisé les obsèques quand mon père arriva. Sa surprise fut totale quand il vit le cercueil descendre dans le caveau des « Léonie ». Mon père lança à son frère Roger : « Il faut faire retirer le père de ce caveau et le ramener à Chassagnac avec ses parents

». J'ai toujours entendu mon père déclarer qu'il avait l'intention de faire les démarches nécessaires, mais le grand-père est toujours resté dans le caveau des « Léonie ».

Comme pour mon père et mon grand-père, les relations entre mon père et ma mère n'avaient jamais été particulièrement bonnes. Leurs disputes étaient violentes. Mon père vivait dans son univers professionnel. Ma mère et ma sœur Liliane menaient leur petite vie parallèle dont tout le reste de la famille était exclu. Mon père ne voulait pas voir les dépenses somptueuses que ma mère faisait pour ma sœur. Lui, de son côté, préférait ma sœur Andrée.

A l'approche de la quarantaine, je rentrais en voiture de la rue de Maubeuge quand je me mis à réfléchir sur mes relations avec mon père. Soudain, j'éprouvai le besoin de lui parler. Ébranlé par les sentiments qui montaient en moi, j'arrivai chez moi en pleurs.

Ma porte était à peine fermée que le téléphone sonna une première fois. C'était mon amie, la comédienne Fabienne Barbey. Au son de ma voix, elle comprit mon trouble et je lui dis que j'allais appeler mon père puis que je la rappellerai. J'avais à peine raccroché que le téléphone sonna à nouveau. Comme si l'instinct de mes amies les avait alertées, c'était maintenant Annie qui m'appelait.

Je lui dis la même chose qu'à Fabienne. Quand j'eus raccroché, pour me donner du courage, je me servis deux grands verres de whisky. Fébrilement, je composai le numéro de mon père. Il décrocha et, après son « Allo » prononcé d'une voix abîmée par la maladie, je répondis :

- « C'est Rémy.

- « Ah ! Enfin ! »

Puis, après un blanc :

- « Tu m'appelles parce que tu as besoin d'argent ? »

- « Papa, je gagne en un mois ce que tu gagnes en un an ! Si je t'appelle c'est parce que je sais que tu prends de mes nouvelles par personne interposée. De mon côté, je fais de même. Je trouve cette situation grotesque et, si tu en éprouves le besoin, je peux descendre à Meymac. Ce n'est pas la peine que tu fasses appel à des étrangers ».

Je faisais, bien sûr, sans la nommer, allusion à Andrée et à son mari.

Il me répondit :

- « Il y a vingt ans, je t'ai dit que nous ne nous reverrions jamais et nous ne nous reverrons jamais. Mais, si tu le souhaites, tu peux toujours me téléphoner ».

C'est comme cela que les deux dernières années de la vie de mon père, furent rythmées par les coups de téléphone que je lui donnais tous les mois.

Cela faisait donc vingt ans que nous ne nous étions pas parlé et tout y passa : pendant trois heures, nous devions discuter de son travail, de nos relations, des relations personnelles qu'il avait entretenues avec ma mère, et d'autres sujets. Cette discussion d'homme à homme était une grande première pour moi.

Il était bien dommage qu'elle arrivât à la fin de sa vie.

J'aurais aimé à cette époque que mon père m'appelât à ses côtés et j'attendais cet appel. Jusqu'au jour, où rentrant chez moi, je trouvai un message d'Andrée sur mon répondeur :

- « Papa est mort, si tu veux m'appeler, je suis chez moi ».

Aussitôt je lui téléphonai.

Elle me fit part de sa crainte d'une violente discussion entre nous et elle préférait que je ne vienne pas à l'enterrement. Je lui répondis que c'était mon père plus que le sien et que je viendrais quand même.

Je téléphonai tout de suite après à Liliane qui m'apprit qu'Andrée lui avait proposé de loger dans la maison de Meymac. Liliane me confirma qu'elle ne souhaitait pas loger chez Andrée et nous devions convenir que nous nous retrouverions dans un hôtel près d'Ussel.

Entre temps, je m'étais rendu à Coupiac chez mon amie Jacqueline Levasseur, qui devait m'accompagner à l'enterrement avec sa fille Carine. Il était vingt-trois heures environ quand nous sommes arrivés à l'hôtel. Je retrouvais Liliane et Serge, que je n'avais pas vus depuis longtemps et nous convenions que nous irions le lendemain ensemble à l'hôpital où mon père reposait.

C'était l'hiver et la neige était tombée abondamment. Nous étions si heureux d'être ensemble qu'en dépit des circonstances, nous avons joué dans la neige, dans une juvénile exaltation.

Quand nous arrivâmes à la morgue de l'hôpital, je retrouvai mon oncle Roger, sa femme Marinette et leurs enfants, ainsi que quelques personnes que je ne reconnaissais pas. Je n'étais pas entré dans la pièce où se trouvait le cercueil encore ouvert, quand Andrée me demanda, sans même me dire un bonjour – que de toute façon je n'aurais pas rendu – si je souhaitais le voir. Je répondis que non, partant du principe que mon père ne souhaitait plus me voir, je ne voulais pas forcer le triomphalisme

jusqu'au-dessus de son cercueil par ma présence. Nous nous rendîmes, Liliane et Serge dans une voiture, Jacqueline, Carine et moi dans une autre, jusqu'au cimetière de Chassagnac. D'autres personnes qui m'étaient toujours étrangères étaient là.

Dans les quelques mètres qui séparaient notre véhicule du cimetière, je fus agressé par le mari de ma sœur Andrée. Ivre, il vociférait des insultes, me traitant de toutes sortes de noms d'oiseaux, et il me menaçait physiquement.

Liliane, Jacqueline et toutes les personnes présentes étaient choquées par ce comportement indécent. Aussitôt je retrouvai autour de moi toute la famille qui s'était regroupée, laissant à l'écart Andrée et sa tribu.

Le caveau était grand ouvert et l'on pouvait apercevoir d'autres cercueils. Andrée trouva malin de commenter les noms des personnes enterrées. En montrant un cercueil situé à droite, elle dit que c'était mon grand-père. Or toute l'assemblée savait que mon grand-père était enterré dans le caveau des Léonie à Meymac.

Le regard de mon oncle Roger me fit rectifier cette information. Je lui précisai que ce cercueil était celui de ma grand-mère et non de mon grand-père. Elle fut obligée de reconnaître que ses connaissances familiales étaient très restreintes.

*
* *

Chaque fois que mon grand-oncle Émile me conduisait chez mon grand-père dans la carriole tirée par l'âne Charlot, c'était la fête !